

**Théâtre.** Didier Bezace adapte le film «The Mother» sur la scène d'Aubervilliers.

# En «May», mamie fait ce qui lui plaît

**May**  
d'après «The Mother», scénario original d'Hanif Kureishi, adaptation et mise en scène Didier Bezace, théâtre de la Commune, à Aubervilliers (0148331616), du mar. au sam. 21 heures, dim. 16h30. Jusqu'au 3 juin.

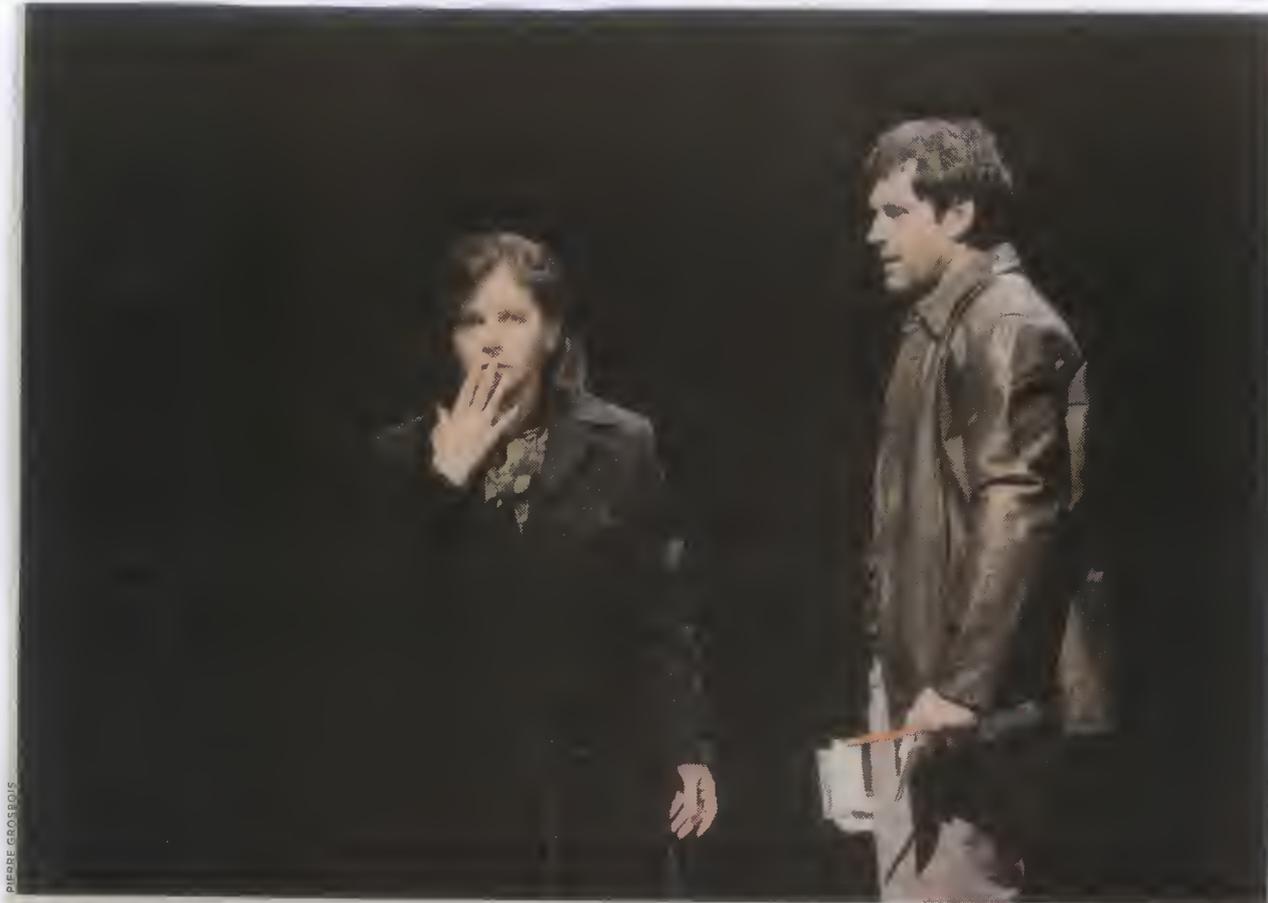
«**J**e pensais l'autre jour que jamais plus personne ne me toucherait, excepté le croque-mort», dit

May, tout de go. Ainsi les mots, quand ils parviennent à attraper l'évidence, se font-ils sensations. May, âgée de soixante-cinq ans, a donc imaginé dans sa tête, comme les sentant sur son corps, les mains impersonnelles de l'employé des pompes funèbres. Voilà qu'elle se remémore cette vision à l'instant même où elle émerge d'une volupté inespérée.

**James Bond mesmérisé.** Il y a peu de jours que son mari a calanché, de mort subite, et dans ce lit où l'improbable amant de sa propre fille lui redonne ainsi du peps, elle rêve, revit... Dans le brillant film *The Mother*, écrit par Hanif Kureishi, une autre comédienne se faisait ainsi rêveuse dans les rudes bras d'un Daniel Craig en fol objet du désir, non encore transmué en James Bond mesmérisé. Sur le plateau de La Commune, c'est l'acteur Patrick Catalifo qui endosse, avec une animale et sombre intensité, ce rôle du dénommé Darren, entre beauté du diable et cynisme veule, tapant l'incruste sous couvert de petits bou-

**Les séquences s'échafaudent en une déferlante d'égos, où la jouissance d'une grand-mère met à feu et à vif solitudes et non-dits.**

lots de bricolage. La vieille dame soudain indigne, qui fond et le sollicite, a les traits paisibles, les attitudes gauches et l'impétuosité contenue de Geneviève Mnich, grand-mère de province arrivée chez ses enfants à Londres. Quelque cho-



**Geneviève Mnich** en sexagénaire lunaire fondant sur un bricoleur incarné par Patrick Catalifo.

dans *Ginger et Fred*: un côté inentamé et inentamable, un rien lunaire. Sans cesse digne, elle flotte.

Au départ, il y a là du désarroi filmé dans *Voyage à Tokyo* par Ozu. Puis tout bascule. Et, de ce chavirage décortiqué, le metteur en scène Didier

Bezace tire un spectacle singulièrement prenant, dont les images continuent longtemps d'affleurer à

la mémoire. Adaptés à la scène, le découpage et les dialogues du script se font trame d'un va-et-vient entre les domiciles respectifs des deux enfants de May. Ici, la bourgeoisie s'exténuant en couple (Antoine Basler, Maya Borker); là, la survie d'une divor-

cée (Lisa Schuster). De chaque côté, les enfants n'éprouvent guère d'attachement pour l'aïeule, dont la visite, aux yeux de tous, s'éternise et pèse.

**Cloisons mobiles.** Pour délimiter les lieux, faire apparaître tantôt un lit, tantôt un salon,

ou un vestibule à point anglais, Bezace et son scénographe, Jean Haas, ont conçu un manège perpétuel de cloisons noires mobiles. Les translations de ces panneaux (activés à l'arrière comme par des manipulateurs de marionnettes)

## «Le Café», amour payant

Dans un autre quartier d'Aubervilliers, au fond d'une cour pavée baptisée «la Villa mais d'ici», viennent de se produire durant trois jours dix jeunes acteurs embarqués en athlètes dans *le Café*, pièce où R. W. Fassbinder revisitant Goldoni propulse des héros chasseurs d'amour, féroce ment lucides à propos d'argent, qui, de quêtes en conquêtes, de salle de jeux en ravins, répètent: «10 sequins, ça fait 53 dollars, 21 livres, 12 shillings, 6 pence, 215 marks!» Veillent et comptent trois dulcinées pas si douces. Vidéos, musiques, tempo effréné. Le tavernier Ridolfo se soûle éperdument. A la fin alignée sur dix chaises, la troupe se compose d'une majorité d'élèves du Conservatoire conduits par Adrien Lamande. On y reviendra.

M.L.B.

impriment un insolite mouvement aux tempêtes de sentiments filiaux. Font obliquer les fracas domestiques et saillir les silences voulus. En fond, l'air du temps dans une ville invisible. Par-dessus tout, la question du sexe, de l'âge.

On dépasse un simple découpage des scènes. Les séquences s'échafaudent en une déferlante d'egos, précipitées où la jouissance d'une grand-mère met à feu et à vif solitudes et non-dits. De sourires sous-jacents en affolements bientôt dilués, une musique pulsante de Laurent Caillon et Teddy Lasry fait bande-son. Avec cette *May*, Bezace complète sa série de «mères» en scène. Kureishi venu à Aubervilliers a été content. ◀

MATHILDE LA BARDONNIE